

ELLE - vendredi 19 juillet 2019

ELLE MAG

ÉLOGE DE L'IMPERFECTION 3/6

MARRE DES WONDER MAMANS

PAR DOROTHÉE WERNER ILLUSTRATION IRENE RINALDI

19 JUILLET 2019

TOUT L'ÉTÉ, « ELLE » VOUS INCITE À LÂCHER PRISE. UNE SÉRIE D'ARTICLES FEEL GOOD POUR SE DÉBARRASSER DES INJONCTIONS QUI NOUS EMPOISONNENT L'EXISTENCE. CETTE SEMAINE : ET SI ON ARRÊTAIT LA GLORIFICATION DE LA MATERNITÉ ?

« Sur Instagram, c'est la fête des Mères toute l'année, ou plutôt une autocélébration des mères par elles-mêmes, peste Anaïs, avocate de 38 ans et mère de Louise et Émile, 7 et 11 ans. L'été, c'est un genre de folie collective ! Au début du mois de juillet, on a eu le droit à tous les hashtags #ProudMama et #SuperMum de la terre pour annoncer les résultats du bac ou de Parcoursup des plus grands, maintenant les mères sacrificielles et fières de l'être étalent leur dévotion à grand renfort de quinoa bio dans des bols en bambou pour le pique-nique (quand vous lancez à vos fauves un paquet de chips dans le sable), ou de maillots de bain en Liberty (quand les vôtres sont en Décathlon). Ces mères se mettent en mode "Mélodie du bonheur" familial, hystérisant leur inlassable zèle, quelle fatigue ! » Que disent les réseaux sociaux des injonctions sociales souterraines qui pèsent sur les femmes ? Il y a de quoi se poser la question quand on voit le succès des hashtags #FamilyTime, #MommyLife, #ProudMama, #SuperMum, #Insta-Kids, #MotherhoodChallenge. Célébrant la mystique maternelle et l'épanouissement dans la vie domestique, ils réunissent des millions de vues. « Cela renvoie aux femmes un message subliminal : être mère serait le signe éclatant de la réussite personnelle et la clé unique de l'épanouissement, analyse en bonne psy Jenny, 44 ans et mère bien dans ses

baskets d'Ethan, de Jules et de Léa, entre 10 et 16 ans. Comme si être mère était un statut social supérieur, un genre de Graal, et qu'il y aurait une supériorité morale à s'épanouir dans une vie sacrificielle. »

La glorification des mères vient aussi par le haut. Des stars qui envoient sur Instagram des mots destinés à leur rejeton, sur le mode « Je suis fière d'être ta maman ». Des actrices qui serinent depuis des années « mon plus beau rôle, c'est maman ». Dans le genre, les femmes les plus médiatiques du monde y vont assez franco : Beyoncé s'est affichée, très enceinte, en divinité maternelle quasi mystique. Kylie Jenner a mis en ligne le journal de bord de sa grossesse à grand renfort de « Bump selfies » (selfies avec gros ventre), quand sa sœur Kim mettait en scène une « baby shower » impeccable, en attendant la livraison de son enfant par mère porteuse. La pub n'est pas en reste, qui survalorise des mères archéty-pales inlassablement dévouées aux autres, comme les sublimes mammas italiennes nourrissant leur famille dans les campagnes Dolce & Gabbana. « Et les blogueuses lifetsyle, on en parle ?, s'excite Nathalie, vendeuse de 29 ans dans une boutique de luxe et mère d'un petit Simon de 4 ans. L'Instagram de Mimi Thorisson, si sexy avec ses enfants si bien habillés dans sa cuisine modèle, me donne des envies de meurtre ! Elle m'agresse, moi, pauvre mère ordinaire, qui n'arrive pas à être seulement épanouie en lisant de la pédagogie positive, en jouant aux Playmobil, en rangeant ma maison à la Marie Kondo ! Je n'ai pas allaité et je refuse d'être assignée à une prétendue "nature" maternelle. J'ai envie de sortir le soir, j'en veux à mes copines tout entières englouties dans leur fonction maternelle, plus capables de s'intéresser à autre chose ! J'adore mon fils, c'est le plus génial du monde, mais je ne suis pas seulement une mère, au secours ! »

« Tout est une question d'investissement libidinal, au sens de l'énergie psychique, analyse le psychanalyste Moussa Nabati. La libido est comme une source qui va nourrir notre identité plurielle, les différentes facettes de notre personnalité. Une femme peut être à la fois mère, femme, citoyenne, professionnelle, amante, artiste, etc. Dans la maison "soi", il n'y a pas qu'une seule pièce occupée par la maternité. Quand c'est le cas, et que c'est valorisé à ce point, cela se questionne ! » Toutes les civilisations ont voué un culte à la maternité, et cette mystification infuse par l'imagerie chrétienne de la Nativité, celle de Marie et l'enfant Jésus. Pourtant, l'émancipation des femmes est passée par là, et la maîtrise de leur fécondité aussi. Le temps

est loin où Simone de Beauvoir dénonçait avec une certaine hargne la mythologie de la maternité, dans « Le Deuxième Sexe » en 1949. Elle assimilait la maternité à une aliénation systématique, et même les femmes enceintes à des vaches ! « Il fallait en passer par là à l'époque, décrypte Aline, 35 ans, auteure d'une thèse sur le féminisme et mère de deux filles de 4 et 6 ans. Mais aujourd'hui, l'injonction à être une mère parfaite emprisonne les femmes, c'est une régression par rapport au féminisme des années 1970. » Ainsi, en 2019, le destin féminin est encore confondu avec la maternité. Pourtant, « la fonction maternelle chez les humains n'a rien de naturel, nous rappelle l'historienne Yvonne Knibiehler dans « Maternité, affaire privée, affaire publique » (éd. Bayard) : elle est toujours et partout une construction sociale, définie et organisée par des normes, selon les besoins d'une population donnée à une époque donnée de son histoire ».

Même Marlène Schiappa, secrétaire d'État à l'Égalité entre les femmes et les hommes, se livre à un exercice d'autojustification de la bonne mère, dans « Si souvent éloignée de vous » (éd. Stock, 2018) : « Mes filles, mes enfants, écrit-elle, après onze ans d'expérience de maternité, je sais aujourd'hui "faire bien", être une "mère suffisamment bonne" comme la décrivait Winnicott, et même souvent, une "très bonne maman", d'après vous. » Comme s'il fallait convaincre que, toute féministe au travail qu'elle est, elle est d'abord une « Super Mum » elle aussi ? Certaines femmes vont jusqu'à signaler leur statut maternel sur leur profil LinkedIn ou Twitter, ce qui ne viendrait pas à l'esprit d'un homme. « On peut imaginer qu'elles ont une image d'elles-mêmes plutôt défavorable, décrypte Moussa Nabati, jamais dupe des apparences. C'est peut-être le symptôme d'une carence du côté de leur propre mère et donc, en réaction, elles investissent leur énergie psychique libidinale majoritairement dans la maternité, en quête de reconnaissance ou de réparation. »

La pop culture a pourtant mis les pieds dans le plat, vantant les mères indignes sur le mode humoristique, comme dans les sketches de Florence Foresti. Mais le mythe persiste, et avec lui la folle pression que se mettent les femmes. Pourquoi devrait-on être une mère glorieuse ? « Pour montrer que l'on vaut quelque chose, répond le psychanalyste. On voit aujourd'hui que cette demande d'affection se transforme bien souvent en demande d'amour vis-à-vis de ses propres enfants, au risque de les mettre dans une disposition parentale. » Et au niveau collectif ? Que signifie une société dans laquelle les femmes sont globalement émancipées, mais où elles ne cessent de rappeler qu'elles restent bien au service de leurs chers petits ? « Être fière de ses enfants, c'est une chose, mais être fière de son statut maternel, c'est assez bizarre,

convient Moussa Nabati. Quand il y a une mythification excessive dans la société, c'est soit à des fins manipulatoires, soit pour camoufler l'inverse de ce qui est dit. » Rappelons ici que loin du glamour, la réalité sociale des mères, c'est la double journée, la charge mentale et le risque du « burn-out maternel ». « On peut aussi avancer l'hypothèse d'une forme de manipulation des femmes entre elles, creuse encore le psy, car les femmes ont intériorisé ce qui devrait les définir socialement, et reproduisent des clichés et des normes censés leur dicter leur chemin. Cette mythologie sociale est un leurre qui repose sur un idéal vieux comme le monde, celui d'une maternité sans zone d'ombre, d'un bonheur plein et entier, d'une complétude par l'enfantement, sans émotions négatives. Mais la femme ne peut pas être tout entière une mère, ou alors on la réduit à son corps, à une prétendue nature. Une mère ne peut pas être une divinité sans imperfection, sans manque, sans culpabilité, cela n'existe pas ! On fabrique des mères qui ne se sentent pas conformes, et cela embrase leur sentiment de nullité, d'incompétence et de culpabilité. Cette injonction est malsaine, car elle nie et occulte les hésitations, les hantises, la part plus sombre des mères : tout ce qui fait qu'elles sont des êtres humains ! Et donc des mères beaucoup plus saines que les icônes, bien meilleures pour leurs enfants ! » ■

J'AI ENVIE DE SORTIR LE SOIR, J'EN VEUX À MES COPINES TOUT ENTIÈRES ENGLOUTIES DANS LEUR FONCTION MATERNELLE

NATHALIE, 29 ANS, MÈRE DE SIMON, 4 ANS

ÊTRE FIÈRE DE SES ENFANTS, C'EST UNE CHOSE, MAIS ÊTRE FIÈRE DE SON STATUT MATERNEL, C'EST ASSEZ BIZARRE

MOUSSA NABATI, PSYCHANALYSTE

LE POINT DE VUE DU PHILOSOPHE FABRICE MIDAL

« SOYEZ D'ABORD VOUS-MÊME ! »

« Face aux mères qui exhibent fièrement leur enfant sur Internet, on est gênés parce que l'enfant sert de faire-valoir, de démonstration d'un sacrifice qui ne mène à rien. Cela participe de la déshumanisation actuelle, où certaines mères se sentent obligées d'être sacrificielles pour avoir le droit d'être humaines. La poétesse Maya Angelou dit cette phrase mystérieuse : "La vie chérit ceux qui la vivent". Le bonheur touche les mères qui osent habiter pleinement leur propre existence, en assumant leurs limites et leur vulnérabilité, le plus intensément possible. Alors oui,

elles pourraient être fières ! »

Retrouvez le philosophe tous les jours, cet été, sur France Culture à 13 h 55, avec sa chronique « 3 minutes de philosophie pour redevenir humain ».

ELLE - vendredi 19 juillet 2019